

Nos écrans

Un jour, à l'arrière d'un avion long-courrier, j'ai pris une photo de plusieurs rangs de passagers dans la pénombre, attachés à leurs sièges, tous absorbés à regarder des images sur le même écran individuel. Bien que je n'ai pas réussi à faire une peinture avec cette photographie, elle m'a frappé ensuite comme une illustration possible de notre condition contemporaine : des individus en suspension dans le vide, bien rangés à leur place minimale, l'esprit rivé à un écran pour se distraire.

Je voudrais que ma peinture soit un regard sur les conditions de l'imaginaire contemporain, un regard sur le regard. Par son archaïsme technique, la peinture retrouve face aux images mécaniques dont nous sommes submergés une véritable nécessité : celle d'une appropriation physique, empirique, sensuelle de l'image autorisant la dés-illusion (la peinture met en évidence que l'image n'est et ne sera jamais qu'un des effets de la matière).

Qu'est-ce qu'une peinture qui ferme les yeux sur son époque ? Quelle tâche plus exaltante que de tenter – il faut dire tenter – de mêler l'époque et l'immense mémoire de la peinture. Pour cela les images contemporaines sont un formidable réservoir de sens cachés, de dispositifs visuels pourtant en évidence, que nous subissons sans jamais véritablement les voir. Un regard volontairement étranger et naïf permet une sorte d'impressionnisme de la lumière numérisée.

On pourrait retracer l'histoire de la peinture selon l'évolution du rapport entre la figure et l'espace où cette figure existe. Si je suis un « peintre de l'écran » (Stéphanie Katz) c'est pour chercher dans le paysage des écrans une vision de notre réalité mentale. Essayer de montrer la tension entre le corps – ce corps éternellement désirant et souffrant – et les nouveaux espaces technologiques et politiques où corps et esprits sont violemment pris et interpellés. La mondialisation génère un espace virtuel et tragique, hanté par le désir, le pouvoir et le mal, où la figure semble étrangère et perdue. Je voudrais saisir cette délocalisation de la figure, emportée vers sa destinée mystérieuse.

C'est dans ce but que je collecte des captures d'images télévisuelles, de *web-cams* prises dans le flux des réseaux, d'écrans de surveillance, d'écrans d'ordinateurs... Celles que je retiens sont travaillées sur ordinateur (les *croquis numériques*), parfois recomposées avant de subir le passage dans la peinture. Ce passage est une conversion aux lois et aux techniques de la peinture. Pour simplifier ces images, je m'inspire de caractéristiques visuelles de la vidéo et du numérique, mais aussi de techniques de cryptage (série Canal R.) .

Les différentes séries que je conduis parallèlement (aucune n'est jamais vraiment terminée) ont toutes un point commun dans mon esprit : faire de l'image (ou de l'écran) un point de contact et de tension entre l'humain et l'inhumain.

note sur *Studio*

Peindre le « studio », c'est à dire l'espace où l'Image s'engendre, sa matrice, sa *tanière*.

L'ambiguïté du mot conviendra. Mot à multiples sens, qui renvoie à l'atelier du peintre, mais aussi au studio de télévision où se trame l'imagerie contemporaine, c'est à dire le langage même du pouvoir. Studio TV : le lieu le plus exactement contemporain où s'accomplit la confusion du réel et de sa représentation sous contrôle. C'est un peu le forum de notre village mondial, mais un forum dans lequel on n'entre pas. Montrer le studio c'est l'espoir – vain sans doute – de trouver un point de vue sur l'imagerie en général, de *pénétrer* l'image.

Dans l'œil du monde *voyeurisé*, la tache aveugle, c'est la machine à voir, la caméra. Aucune camera ne peut se filmer elle-même. Dans le studio, on voit les caméras. L'espace du « studio » est tapissé d'images, mais le studio est lui-même une image télévisuelle où l'image télévisuelle apparaît en abîme.

Quand le studio est vide, le corps y brille par son absence. Le décor artificiel et misérable est le vague indice d'un projet suspect. Quand une figure le traverse elle se révèle être elle-même une image.

Les Ménines : le tableau de Vélasquez (cf *Studio 1*) n'est-il pas d'abord un « studio » ? Un espace où se pense et se fabrique l'image. La « représentation de la représentation » d'après M. Foucault, un tableau qui montre « les conditions de la représentation » selon D. Arasse. L'œil du pouvoir. Cet espace est devenu aujourd'hui un studio TV, reste à le peindre. Remplacer tableaux et miroirs des murs par des écrans, et les modèles dynastiques par un modèle féminin pour représenter l'idée même du modèle. Dans cet espace de voyeurisme, on ne sait pas qui regarde et qui est regardé. La fascination de ce tableau tient peut-être à ce qu'il montre à la fois du visible et de l'invisible, du réel et de la pensée.. Il rend palpable une autre sphère .Il décrit un espace possible, mais il en *montre* un autre, celui du regard.

P.H 2005